

MADAME
Charles Vezina

**Modiste
Tailleur**

**211 RUE AMHERST
MONTREAL**

La seule Modiste a Montreal
qui livre son ouvrage en 6 jours

* * * * *

Chez moi, vous n'attendez pas des semaines pour vos toilettes, car j'ai toujours les Modistes nécessaires pour livrer toutes mes ordres 6 jours après la commande donnée.

**Jamais Trompées,
Jamais Désappointées.**

SPECIALITE :
TEINTURE DE FOURRURES NETTOYAGE ET REPARATIONS.

Telephone
Est 2005

COSTUMES
—
Manteaux d'Hiver
—
TOILETTES
—
ROBES
—
BLOUSES
—
ETC.

**Nous acceptons
les réparations
en tous genres
de fourrures.**

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

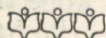
Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

<p>ABONNEMENT</p> <p>UN AN \$2.00</p> <p>SIX MOIS 1.00</p> <p>Strictement payable d'avance</p>	<p>REDACTION</p> <p>80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.</p> <p>TEL. BELL MAIN 999</p>	<p>A L'ETRANGER :</p> <p>Un an - - - Quinze francs</p> <p>Six mois - - - Sept francs</p> <p>Strictement payable d'avance</p>
<p>CHAMBRE 44</p> <p>20 rue Saint-Jacques, Montreal</p>	<p>ADMINISTRATEURS</p> <p>VALIQUETTE & DUBE</p>	<p>Tel. Bell Main 3795</p>

CANZONE.



*Voyageur qui fus aux rives lointaines,
Dis-nous, qu'as-tu vu sous les autres cieux?
—Deux astres brillaient dans mes nuits sereines,
Je n'ai vu qu'eux seuls, et c'était ses yeux.*

*Quand tu repliais ton aile lassée
A quoi pensais-tu sur les rives d'or?
—Un seul souvenir hantait ma pensée,
Un rêve obstiné, la revoir encor!*

*Voyageur qui fus aux rives vermeilles,
Aux bords où l'on voit s'éveiller le jour,
Nous rapportes-tu de rares merveilles?...
—Un seul diamant, mon unique amour!*

GUSTAVE RIVET.

A UN BÉBÉ

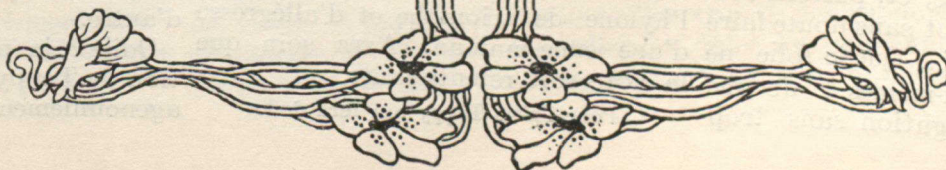
Pour sa Première Risette.

*Des profondeurs du mystère
Voyageur nouveau venu,
Qui, pour un but inconnu,
As mis hier sur la terre
Ton frêle petit pied nu.*

*Sois béni pour la risette
Que je viens de recevoir!
En elle il m'a semblé voir
Ces roses que l'aube jette
A quelque vieux donjon noir.*

*Que ta route, droit suivie,
S'allonge, aux chants enjôleurs
Des baisers ensorceleurs!
Doux chemineau de la vie
Chemine au milieu des fleurs!*

PAUL PIONIS.





MES NEVEUX



J'en demande pardon à toutes les tantes de la terre, mais il n'y a pas, de par le monde, de plus charmants neveux que mes neveux.

J'en ai deux — deux seulement, — et pas de nièces, le siècle et la vie sont aujourd'hui trop durs aux pauvres femmes.

L'aîné de mes neveux a six ans, déjà. C'est donc un vieux garçon. A cet âge, on a cessé d'être intéressant, et comme l'intérêt ne reprend que beaucoup plus tard, je reviendrai alors vous en parler.

En attendant, souffrez que je vous entretienne de Tappy, le cadet, qui n'a que quatre ans, et qui est bien le plus délicieux paquet rose de chair à caresses que vous puissiez rêver.

Vous croyez que j'exagère ? combien pourtant je reste au-dessous de la vérité !

Ah ! le joli ! je voudrais que vous le vissiez campé sur ses deux petites jambes, droit comme un i — un i encore minuscule, — les épaules rondes, bien effacées, la poitrine bombée, et une allure ! je ne vous dis que ça.

Et j'écrirais jusqu'à demain que je ne saurais vous donner une juste idée de la beauté des yeux qui fleurissent cette figure fraîche et satinée, ornée d'un nez mutin — un bouton de nez — au-dessous duquel s'ouvrent des lèvres si facilement disposées au sourire.

Ah ! ces yeux, ces grands yeux clairs, vivants expressifs ; ces yeux qu'il tient de ses ancêtres, les Celtes, — bleus, et si doux, aux heures de joie et de paix sereine, gris, et si fulgurants, aux heures de révoltes et d'orages.

Ces yeux, qui s'emplissent de mirage et de poésie, qui sont, parfois, couleur de tendresse, et, parfois, couleur de foudre, feront sans doute faire des folies plus tard... Quelle folie ne feront-ils pas eux-mêmes ? Je me pose cette interrogation sans trop

m'alarmer, car, au fond, tout au fond, couve l'étincelle de l'honneur et de la loyauté qui me rassure pour l'avenir.

En attendant, ce sont les tantes qui font des folies pour ces beaux yeux-là. Elles ne savent qu'ingénier pour leur plaisir.

Ainsi, tante Robertine, qui ne chante plus depuis des années et des années, a, dès que Tappy a eu deux ans, ressuscité pour lui la berceuse de La Poulette. Vous vous en souvenez de cette poulette de votre enfance, aux couleurs multiples, qui, complaisamment féconde, pond un coco pour tous ceux que vous lui désignez ?

— Un chant banal, vous écriez-vous avec un haussement d'épaules.

Que non ! Il suffit d'y mettre la note qui convient, de le chanter, par exemple, à la manière d'Yvette Guilbert, qui sait mettre tant d'expression à la plus anodine de ses chansons. Suivez-moi :

C'est d'une voix un peu blanche qu'il faut commencer le premier vers,

C'est la poulette grise

Il s'agit, vous le voyez, du simple exposé d'un fait : il y a une poulette et elle est de couleur grise.

Qu'a pondu dans l'église

Ah ! voilà qui n'est pas banal. Pondre dans une église ! Evidemment, c'est une poulette pieuse. Au lieu donc de donner à votre voix la légèreté, l'envol qu'elle prendra tout à l'heure quand la poulette pondra "dans la branche", il faut chanter l'événement d'une façon grave, respectueuse, — permettez-moi d'appuyer sur ce dernier adjectif, — et presque solennelle ; — tel un son d'orgue majestueux et recueilli.

Elle a pondu un petit coco

Ceci est une fanfare qui éclate, l'hymne de triomphe et d'allégresse d'une jeune maman. Ayez soin que la note soit retentissante.

Pour l'p'tit Tappy qui sera dodo

La voix prendra ici un accent doux et tendre : un cadeau de ce genre ne vaut-il pas la peine d'une reconnaissance à laquelle se mêle un peu d'émotion ?

Dodiche, dodiche

Ces mots sonnent un gai carillon ; ils égrenent dans l'air leurs syllabes en notes argentines, puis, brusquement, en sourdine, tombe le troisième

....., dodiche,

et le

..... do-do

qui suit, traîne lentement, languoureusement comme expirant dans le rêve.

Tante Zizitte, qui l'écoute de loin, avoue que ce do-do là lui fait cogner des clous.

Tappy ne se lasse pas d'écouter le chant qui a bercé, avant lui, d'autres petits Tappys.

Successivement, la poulette — tantôt blanche, tantôt rouge, ou verte, ou jaune — pond un coco pour chacune de ses connaissances. C'est pour grand'maman, c'est pour sa petite mère qu'il aime tant, c'est pour le papa qui le gâte, c'est, enfin pour tous ceux qu'il aime.

La première fois, cependant, que tante Robertine lui cantiléna la berceuse, elle fit une importante omission.

Les yeux de Tappy, ces yeux parlés qu'on comprendra dans toutes les langues, s'emplirent d'attente, puis de reproches.

Vainement, la tante désolée de ces nuances, nommait tous ceux auxquels elle pouvait songer ; la famille sûrement y avait passé, elle y ajouta le Dr Gabry, qui, ayant soigné Tappy avec des remèdes sucrés, s'était attiré son inaltérable affection ; elle n'oublia pas même ce pauvre Octave en faveur de qui la poulette descendit jusque dans la cave, mais les yeux continuaient toujours d'attendre et de crier : encore.

Alors vint le tour de la vieille Cécile, qui fut la nurse du père de Tappy et qui aime maintenant celui-ci autant que son premier nourrisson ? Oui, mais il y avait encore quelqu'un d'autre.

Odile ? la petite bonne à la dévotion de Tappy et qui le sert avec des agenouillements.

—Encore, réclamaient toujours les yeux.

—Mais qui, exclame, à la fin, la pauvre tante à bout d'haleine.

—Jack ! répond laconiquement Tappy.

La poulette n'avait rien pondu pour Jack, le chien, Jack ! Avec quel empressement elle se remit à la besogne, et les yeux de Tappy redevinrent heureux et sa poitrine oppressée se déchargea en un long soupir de satisfaction.

Avec ses quatre ans, la science est venue à Tappy. Ce goût du savoir, il le manifesta longtemps même avant de parler, alors que s'emparant d'un morceau de journal, il le lisait à voix haute : *bele, bela, bele, bela*, et c'était d'autant plus habile qu'invariablement la feuille était à l'envers.

Aujourd'hui, si vous le voyez lire couramment dans son livre de lecture, se jouant des difficultés et des mots les plus longs, vrai, un tel savoir vous mettrait les larmes aux yeux.

Puis, il faut l'entendre dans sa table de multiplication.

Je ne veux pas être désagréable à personne, mais, ce n'est pas vous, monsieur, qui avez appris le grec et le latin, ni vous, madame, qui êtes au courant de la littérature moderne, qui pourriez dire, là, tout d'un coup, sans calcul, sans hésitation, comment font 7 fois 9, ou 9 fois 8 ? Tandis que Tappy, lui, peut le faire promptement, et comptera comme en jonglant avec les chiffres, jusqu'à 12 fois 12. Parfaitement.

Quand je songe que dans notre famille, nous avons maintenant quelqu'un qui sait compter, je suis suffoquée d'orgueil et d'émotion.

—Tappy, alors, est une perfection ? me demande-t-on.

Non, Tappy est mauvaise tête à ses heures, je l'avoue sans honte, d'ailleurs. Ne me parlez pas d'un homme, ou d'un petit garçon parfait. Ça n'est pas naturel, d'abord, puis ça doit être bien ennuyeux. Tappy, donc, n'est pas fait de sucre, et ne craint point la casse. Par conséquent, il se bat—et fréquemment—avec ses camarades, voire même avec son petit frère qu'il aime pourtant et

qu'il châtie en conséquence. Tappy n'a que quatre ans — je ne me laisserai pas de vous le dire, — et pourtant, il rosse des gaillards de six et de huit ans. Et pas fier pour tout cela.

Tappy a mauvaise tête si vous le voulez, mais le cœur d'un fondant de chocolat.

Une fois qu'un vilain temps l'empêchait de sortir pour une promenade qu'on lui avait promise, Tappy devint tout à coup très méchant. Comme sa grand'maman l'exhortait à la résignation chrétienne, il dit, sur le compte du bon Dieu, qu'on lui avait présenté comme l'auteur de la pluie et du soleil, des choses... plutôt désobligeantes.

Bientôt, il rentra en lui-même et pour réparer sa faute, il demanda à sa petite maman, qui lui offrait un goûter merveilleux à l'occasion de son anniversaire, de mettre le bon Dieu, le premier, en tête de ses jeunes amis sur sa liste d'invitation.

Sa petite maman, combien il l'aime ! Plus gros que la maison, plus grand que dehors ! Avec ses façons calines, ses deux bras potelés qu'à tout propos il jette autour de son cou, et par-dessus tout, ses yeux qui demandent les caresses, il est tout simplement irrésistible. (Je plains les femmes de son temps. Pourtant non, elles ne seront pas à plaindre, du tout, du tout.)

Quand Tappy est venu l'an dernier, en visite, seul, chez grand'maman, une tante lui fit cadeau d'un gros et gras "teddy bear". Tappy, tout de suite, s'en éprit. Le "teddy bear" devint son compagnon inséparable partagea son oreiller, le suivit à table, dans le tramway, partout, vous dis-je. Mais quand sa mère vint le chercher, il se blottit amoureusement dans ses bras, et la bouche sur son oreille, il lui soufflait entre deux baisers : "Petite maman, tu es mon "teddy-bear".

Les bons mots de Tappy ne sont pas, hélas ! tous aussi tendres. Il en a même de cruels. L'une de ses tantes qui l'avait constamment bourré de bonbons durant cette même visite, et qui eut, il est vrai, l'indécrottable délicatesse de le lui reprocher en constatant le peu de chagrin de

Tappy à l'heure des adieux, lui dit :

—Comment, tu ne sembles pas fâché de me quitter, moi qui t'apportais si souvent des grandes boîtes de chocolat.

—Les boîtes n'étaient pas encore assez grandes, répliqua froidement Tappy.

.....
 Que pensez-vous que nous ferons de Tappy quand il sera grand ?

Sa grand'maman, qui est dévote, désire qu'il soit un évêque.

Mais, je vous le demande un peu, fait-on un évêque de quelqu'un qui ne veut pas dire ses prières ?

Car Tappy, je rougis de l'écrire, se coucherait volontiers sans donner son cœur à Dieu. A la rigueur, on réussit à lui faire balbutier des mots, mais il le fait d'un air suffisamment éloquent pour prouver que cela ne l'amuse en aucune façon. Quant à le faire mettre à genoux, la croix et la bannière ne suffisent pas.

Chère petite âme qui, ne comprenant pas encore que l'hommage est dû à la divinité sainte qu'il invoque, ne voit dans cet acte qu'une humiliation contre laquelle sa fierté native se révolte.

Intérieurement, je me réjouis de cette disposition qui garantit sa carrière future contre les compromissions et les bassesses.

Moi, je ne suis pas ambitieuse pour Tappy. Ou plutôt, mon ambition suprême est de faire un honnête et fier Canadien, de cette graine d'homme quand elle aura germé.

FRANÇOISE.

Elles causent.....

—Délicieuse, notre amie X..., jolie, spirituelle, distinguée.

—Et avec cela honnête...

—Ah ! c'est ça ; je me disais aussi : qu'est-ce qui lui manque donc ?

La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.—Mme de Lambert.

—
 On corrige plutôt les défauts d'autrui en les supportant avec patience qu'en les reprenant avec vivacité. — Mme de la Sablière.

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

VI — LA QUESTION RELIGIEUSE

Les questions de politique et de religion sont partout brûlantes et dangereuses à aborder. Il est presque impossible d'être impartial, et plus on est impartial, plus on a la chance de voir son attitude interprétée ; car si vous ne vous rangez d'aucun parti, chaque côté prétendra de bonne foi que vous soutenez l'autre.

Le peuple français est un peuple essentiellement religieux dans le sens large du mot. Il en a toujours été et il en est encore ainsi.

Il n'y a qu'à contempler le prodigieux essor de l'architecture du moyen-âge pour se rendre compte de ce qu'a été l'intensité de ce sentiment.

Vous pouvez oublier les détails de structure et d'ornementation ; les chefs d'œuvre de la statuaire peuvent flotter vagues et imprécis dans votre mémoire ; jamais ils ne perdent la vie. Vous êtes de plus en plus conscient de l'immensité de cette inspiration. Les lourdes arches des temps les plus anciens ne s'écrasent pas sous le faix, elles s'élèvent au contraire, éclatant en une efflorescence toujours plus fournie, de rude et splendide sculpture. Bientôt, elles dressent leurs pointes vers le ciel, laissant la lumière filtrer à travers les ogives et les orbes qui s'ouvrent comme des fleurs dans les murailles ajourées. Les espaces se remplissent de glorieuses irradiations ; la clarté du soleil s'enrichit des images austères des patriarches, des saints, des Anges, de la vierge Marie ou de Notre Seigneur lui-même. Les aspirations s'élèvent plus haut, toujours plus haut, inlassables, surhumaines. Les arceaux et les colonnes, les feuillages sculptés et les dentelles de pierre s'enlacent comme des lianes, jusqu'à ce que peu à peu elles perdent la vigueur qu'elles puisaient par de profondes racines dans l'immuable terre.

Elles tremblent, elles chancellent croyez-vous ? et cependant cette lux-

uriante végétation continue à se dresser dans l'azur.

Cet élan devait avoir une fin. Mais si vous l'avez observé jusqu'au bout, vos yeux restent, malgré vous, plus avidement tournés que jamais vers le ciel et les éternités. La splendeur de cette floraison qui les avait mille fois ravis, vous rappelle seulement quelle force vitale inexhaustible il a fallu pour produire une croissance si incessante, si immortelle même en ruine.

La vie la plus vraie, la plus intimement proche du centre de la vie qui nous embrasse tous, se trouve seulement dans une ferveur semblable à celle qui anima la France dans les siècles constructeurs d'églises.

Aucun peuple, aucune race, ni aucune fusion de race n'aurait pu nous laisser une telle œuvre, s'il n'avait été dominé par le pouvoir du sentiment religieux.

Et ce sentiment religieux se retrouve dans les luttes âpres, poignantes, passionnées, de l'heure actuelle.

Au début de son séjour, M. Barrett Wendell eut rarement l'occasion de rencontrer des membres du clergé français. Peu à peu, néanmoins, la connaissance se fit, et il en retira l'impression que le prêtre français n'était pas ce que les traditions protestantes et les vieux mémoires pourraient donner à penser.

Il y a eu des Richelieus et des Mazarins, des Rohans, des Talleyrands et des petits abbés de cour, mais ce n'est pas parmi ceux-là que l'on chercherait fructueusement l'image du prêtre moderne ; on le trouvera plutôt parmi ces ministres dévoués, qui, cachés dans la foule, risquant leurs vies, bénissaient les condamnés allant à l'échafaud sous la Terreur ; parmi les martyrs fusillés sous la Commune alors qu'ils cherchaient à prévenir les luttes fratricides ; c'est aussi ce bon abbé Constantin d'une foi si émouvante et d'une si profonde charité. "Le clergé français moderne mérite le titre de révérend tout

autant qu'aucun clergé qui ait jamais sanctifié le monde."

Mais si en contemplant ces dévoués Pasteurs, ces martyrs désintéressés, ces apôtres du bien, on se sent disposé à exécuter les sectaires misérables qui les ont massacrés pour le triomphe d'une idée : tout d'un coup, surgit la vision des Foxes, des John Rogers, des Rowland Taylors, des Hoopers, des Latimers, des Riddleys, des Crammers, des Colignys et des huguenots de la St-Barthélémy, qui sont des martyrs eux aussi, et qui furent sacrifiés par les dévots de cette foi qui anima les héros dont nous venons de parler plus haut. Alors ? Les partisans de la Commune étaient-ils si coupables de vouloir brutalement supprimer une croyance qu'a pu produire de si sanglants holocaustes.

Cela prouve simplement que toutes les fois sont intransigeantes ; que la négation de la foi est en elle-même une foi. Et que les guerres de religion planent encore sur nous avec leurs horreurs de la chair et leurs gloires de l'esprit.

Le conflit est un conflit d'idéal. Les adhérents de chaque parti se croient absolument dans le droit ; donc leurs adversaires ne peuvent être qu'absolument dans l'erreur. Ce qui ne veut pas dire qu'ils en sont conscients. L'erreur de bonne foi est presque aussi respectable que la vérité même. Toutes deux jouissent de la grâce spirituelle d'une absolue dévotion.

Cette dévotion imprègne toute la France sous une forme ou sous une autre bien plus généralement et plus profondément qu'on ne pourrait le supposer tout d'abord.

La netteté de l'esprit français lui permet de définir sa foi en termes extrêmement précis, et alors à en chérir la formule. Cet amour excessif de la formule, les amène à se ranger au point de vue religieux en partis très tranchés.

De là, leurs terribles difficultés, leurs inconciliables malentendus. Somme toute, à l'heure actuelle, la question religieuse en France est une lutte entre le catholicisme et les dissidents, que ces derniers soient protestants, juifs ou libres penseurs, peu importe ; tous désirent exercer, à divers degrés, la "libre-pensée" dans

un pays où jusqu'à ce jour le catholicisme et le christianisme ont été considérés comme une seule et même chose.

C'est probablement de là que vient le manque de compréhension des Américains à ce sujet. Imbus de principes essentiellement protestants, ils ne peuvent aisément saisir la pensée intime de gens, qui instinctivement considèrent comme légitimes, les revendications de l'autorité ecclésiastique. Ces revendications de l'Eglise catholique, formulées en langue vulgaire, sont à peu près ceci : l'Eglise considère que depuis l'époque de son origine, elle a possédé en matière spirituelle des pouvoirs similaires à ceux qui sont inhérents en matière temporelle aux gouvernements dûment reconnus. Ces pouvoirs sont complètement indépendants des personnes qui les exercent. Il est à présumer et à espérer que les souverains, les juges, les soldats et les "policemen" sont d'honnêtes gens, dévoués à leur devoir ; mais qu'ils le soient ou non, l'autorité du gouvernement et de la loi, demeure entière. Le fait qu'un policeman est ivre ne lui ôte pas son droit de vous arrêter, et un collecteur des douanes ne peut parfaitement vous empêcher de faire de la contrebande quand bien même il serait bigame.

Le cas de l'Eglise est quelque peu le même.

Les protestants, comme les libres penseurs, ont toujours été enclins à s'étendre sur la conduite ou l'inconduite de certains ecclésiastiques catholiques. Historiquement, cela peut être vrai. Et il est certain que Dieu châtiara ses serviteurs indignes aussi sévèrement que n'importe quel souverain temporel pourrait le faire. Mais quoiqu'il en soit, aussi longtemps qu'ils sont en charge, ils représentent l'autorité divine. Quelque désagréable que puisse être cette affirmation pour un protestant ou un libre penseur, elle n'en est pas moins non seulement compréhensible, mais sensée.

Les adversaires de l'Eglise ont dénoncé tout le long de l'histoire les méfaits de ses chefs ; mais ils se sont rarement arrêtés à considérer tout le bien spirituel que cette Eglise a fait en dépit de ces erreurs.

Si elle n'a pas été la seule source de réconfort moral, elle a été sûrement la plus grande, la plus sûre, la plus compréhensive et la plus générale. Le simple bon sens aurait peine à nier son pouvoir en toutes matières spirituelles.

Mais de même que l'homme a une âme et un corps, de même l'Eglise a elle aussi, un côté temporel. Son organisation actuelle, sa hiérarchie visible sont aussi humaines que l'Empire romain le fut, temporellement.

Suprême en religion, elle a été naturellement portée à se croire également suprême en politique, et sa gestion des affaires publiques n'a pas toujours été assez heureuse pour imposer le respect aux dissidents et même parfois aux adhérents de sa doctrine.

Néanmoins, cette inclination est essentiellement humaine. Jouissant de la suprématie en matière spirituelle, il n'y a rien de surprenant à vouloir étendre plus loin cette autorité.

Mais où l'inspiration cesse, la faiblesse commence.

Cet homme pense bien, il parle bien, il en conclura qu'il doit également gérer sagement. Et il le devrait, sans les diaboliques contradictions de ce monde.

Tous, nous nous demandons pourquoi l'on ne choisirait pas tel ou tel économiste impeccable en théorie, pour diriger des chemins de fer ou des banques, jusqu'au moment où ces chemins de fer ou ces banques font faillite, sous la direction honnêtement déplorable de ces hommes aussi savants que droits ; et cela arrive tous les jours. Cette infortune semble toute naturelle aux esprits qui méprisent le système pour le sens pratique tels que les Américains. Mais pour des intelligences plus alertes, plus désireuses de mettre de l'ordre dans tout, cela semble paradoxal et le paradoxe répugne à l'intelligence.

Les Français sont essentiellement de ces esprits là.

Cette inclination de l'Eglise à se mêler des affaires temporelles est certainement défendable en principe : un bon homme devrait être plus digne de confiance qu'un mauvais ; et bien plus encore une hiérarchie insoumise devrait être capable de diriger l'édu-

cation ou la politique mieux que des hommes ou des femmes ordinaires ne pourraient prétendre le faire. Qu'ils le fassent ou non, n'est pas la question car nous sommes ici dans l'empire de l'abstraction si chère et si familière à l'esprit français.

Pour un Français clérical ou révolutionnaire qui voudra bien faire une distinction entre l'activité spirituelle et l'activité temporelle de l'Eglise, vous en trouverez cent qui s'y refuseront. Notre bon catholique admettra au moins en principe le droit absolu de l'Eglise de se mêler d'affaires temporelles. Notre révolutionnaire lui refusera ce droit et ne voulant pas faire de compromis avec lui-même, proclamera que l'Eglise est infâme à tous les points de vue.

En France, l'unité de l'autorité de l'Eglise semble s'imposer également à ses disciples et à ses adversaires.

Il est évident qu'à l'heure actuelle, la dispute est envenimée par une foule d'éléments étrangers à la question, mais au cœur même du conflit vous trouvez des deux parts une conviction qui l'ennoblit.

Les chefs, comme les troupes, sont absolument dévoués à leur idéal de vérité ; ils sont héroïquement sincères dans leur loyauté à leurs philosophies respectives : La philosophie de l'Eglise, et la philosophie de la Révolution. Ces deux écoles basent leurs raisonnements sur des prémices absolument opposés en ce qui concerne la nature de l'homme.

L'homme est un mélange de bien et de mal. L'Eglise soutient qu'en lui le mal domine. Les hommes sont naturellement mauvais ; tous sont des pécheurs ; et comme de méchants enfants ou des brebis égarées, ils ne peuvent être guidés vers le bien que par une puissance supérieure. Pour vaincre le mal, il faut une autorité. Et tout au long de l'histoire, cette conception de la nature humaine et de ses faiblesses s'est imposée à des millions d'âmes honnêtes et pieuses.

La doctrine Révolutionnaire est tout aussi dogmatique mais moins sinistre. L'homme est bon. Si perdu soit-il, on retrouve toujours en lui quelque sentiment noble. Le fait que cette aspiration vers le bien a persisté à travers les tragédies de l'existence, montre indiscutablement

la divinité de ce feu qui brûle en nous. La source du mal n'est pas dans la nature humaine, mais dans les entraves à son libre développement. Cherchez la vérité et la vérité vous fera libres. Une fois libres vous ne cesserez pas de devenir meilleurs et plus bienfaisants. Cette théorie, pour hérétique qu'elle soit, aux yeux des orthodoxes, ne s'en est pas moins imposée à des milliers d'êtres humains, également honnêtes et pieux à leur manière.

LES 4 PHARMACIES

Henri Lanctot



POUR VOUS SERVIR MESDAMES.

Accessoires de Pharmacies—Eponges, Articles pour le bain et la Toilette.
Wash Rags blanches et de couleur.....5c 10c 15c
LOOFAHS POUR FRICTION.....25c
Poèles à Alcool.....25c et 50c
Alcool Méthyllique.....\$1.00 le gallon 35c la pinte

Nourriture pour Enfants

Nestlé's Food.....36c
Allenbury's Food.....45c et 85c
Horlicks Malted Milk.....45c et 85c

Toniques, etc.

Vin Vial.....\$1.15
Quina Laroche.....\$1.35
Quinum Lafarraque grand flacon.....\$1.75
Carnine Lefrancq.....\$1.75 et \$3.25
Sedlitz Chanteaud.....49c

Demandez les ailes flotteurs pour apprendre à nager, 40c 50c 75c.

Chocolats de Lowney, de McConkey

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos quatre pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

QUATRE PHARMACIES :

295 rue Ste-Catherine, coin St-Denis.
820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.
447 rue St-Laurent, près De Montigny
Nouvelle Pharmacie :
530 St-Denis coin du Square St-Louis.

Cette divergence absolue a été exceptionnellement marquée chez les Français parcequ'ils sont profondément religieux et passionnément enclins à réduire toutes leurs connaissances en systèmes philosophiques. Un Français adoptant la doctrine de l'Eglise, se mettra immédiatement à construire un système dont la conclusion logique est l'obéissance de toute l'humanité à l'autorité ecclésiastique; une soumission heureuse à une tyrannie bienfaisante qui ne serait pas nécessairement rétrograde, mais toujours sagement prudente.

L'autre Français rejetant la doctrine orthodoxe, bâtira lui aussi, un système logique, aboutissant à une sorte d'anarchie céleste; liberté de tout contrôle rendue possible par la fortifiante harmonie des libres aspirations individuelles vers un idéal toujours plus élevé.

Ces deux systèmes impliquent chacun une négation absolue et dogmatique de la vérité de l'autre.

Toute tolérance, tout compromis seraient un crime de l'esprit. La manière de penser des deux partis est passionnément la même; de là, leur irréductible et consciencieuse discorde.

Sous la Révolution ce conflit a pris une forme plus évidente qu'à aucune autre époque. Au cours des siècles l'Eglise était devenue très riche, une partie du sol lui appartenait ainsi que de nombreux droits féodaux. Le clergé formait un des ordres privilégiés. Au point de vue Révolutionnaire les privilèges temporels de l'Eglise devaient être supprimés, et le chemin le plus court pour y arriver était de supprimer l'Eglise elle-même et de confisquer ses biens au profit de la nation et de l'humanité. Sans entrer dans les détails de cette confuse histoire, on peut admettre que cette suppression et cette confiscation eurent lieu. On en trouve des traces partout. Et l'auteur raconte comment il vit une vieille église normande convertie en entrepot; une église gothique, près de Paris, devenue un marché; et un ancien monastère roman de Provence qui n'est plus rien du tout.

Mais ce qui l'a le plus frappé, c'est l'église Sainte Geneviève, maintenant

le Panthéon, dédié "aux grands hommes de la Patrie" et après avoir vanté la noble ordonnance du monument et l'admirable décoration artistique des murailles "couvertes de peintures aussi parfaites que les meilleurs peintres du monde les peuvent faire"; après l'avoir comparé à Westminster, à Santa Croce, à St Pierre de Rome et à St Paul de Londres, il ajoute :

"Vous ne trouverez plus là ce que vous avez trouvé ailleurs. Ils l'ont enrichi avec un art plus intelligent que vous n'en pouvez rencontrer dans tous les autres réunis. Néanmoins, d'une manière indéfinissable il est étrangement, désespérément sans vie, comme le sont dans leurs cercueils ouverts les souverains momifiés de l'ancienne Egypte. Vous êtes dans un temple dont l'esprit s'est enfui. Vous êtes dans le cœur du vide."

Ces impressions peuvent n'être que personnelles, elles n'en sont pas moins un indice de l'effort futile fait par la Révolution pour déraciner une religion millénaire.

Lotion . . .

"SAPHO"

Hygiène de la Tête

Insecticide . . .

"SAPHO"

Pour destruction complète de tous les insectes.

THE
Sapho Mfg. Co.

61, ST-GABRIEL,

MONTREAL

Demandez le Catalogue

des Produits "SAPHO"

Les changements faits par la Reforme étaient bien moins radicaux ; c'était un schisme et non une suppression ; et cependant il a fallu que des siècles s'écoulent pour que l'on puisse sentir le protestantisme solidement enchassé dans les lieux saints de la première foi ancestrale. Vous pouvez persécuter une religion aussi cruellement que vous le voudrez, si elle n'est pas par elle-même moribonde, vous n'éteindrez pas le feu de vérité qui brûle en son sein. Jetez la à la porte de ses sanctuaires, si elle n'est pas mourante, ils ne paraîtront jamais complets sans elle.

C'est ce qui amena le rétablissement de la Religion car on ne supprime pas la Chrétienté par une loi.

L'Eglise abandonne ses privilèges temporels, mais réclama la liberté et les droits que la Révolution prétendait accorder à tous les êtres ; peu à peu, elle les obtint.

Le Concordat n'était qu'un compromis très simple.

Trois croyances étaient reconnues : le Catholicisme, le Protestantisme, le Judaïsme. Le gouvernement s'était saisi de tous les biens de main morte, et jugeait impraticable et impolitique de les rendre, mais il assumait l'obligation de payer les traitements des divers clergés. Il reconnaissait aux institutions religieuses le droit d'acquiescer et de gérer des biens. Il leur accordait le libre usage des locaux nécessaires au culte, mais... en ce qui concerne les évêques il se réservait dans une certaine mesure, le droit de les nommer. Et là est le paradoxe de cet arrangement simple et systématique d'autre part. Les plus hautes dignités de l'Eglise ne pouvaient être atteintes qu'avec le concours d'un gouvernement qui pouvait, par suite des bouleversements de la politique, tomber entre

les mains des libres penseurs. Et comme question de fait, il y est tombé souvent.

Sous le régime du Concordat, l'Eglise prospéra. L'état ecclésiastique, toutefois, devint moins tentant pour les classes privilégiées, et d'autre part l'essor des carrières scientifiques accapara peut-être un certain nombre d'esprits studieux, qui, sans cela seraient entrés dans les ordres. Le clergé du 19^{ème} siècle a donc été en grande partie, composé d'hommes d'extraction moyenne, de caractère simple, honnêtement dévoués à leurs devoirs, et, la plupart du temps, d'une intelligence plus haute que leurs compatriotes ne sont souvent disposés à le reconnaître. Tels qu'ils étaient, ils ont su conquérir parmi les Catholiques plus de respect et d'estime que leurs prédécesseurs de haut parage n'en avaient pu gagner.

Leur position d'ailleurs était affermie par la "Mode". La mode joue un grand rôle en matière de religion comme en toute autre matière, et en Amérique comme en France. Il n'était pas et il n'est pas encore bien porté en France de se marier ou de se faire enterrer civilement.

Bien que le Catholicisme soit en France la religion de la majorité, la Bourgeoise avait été longtemps la portion la plus hostile à son action.

Avant la révolution, les classes privilégiées, tout naturellement, et les masses populaires étaient ses appuis les plus solides, mais maintenant, beaucoup par "mode", la Bourgeoise devint orthodoxe.

Ceci était un des grands griefs des libres-penseurs, non moins que la richesse croissante de l'Eglise obtenue, disaient ses adversaires, par des machinations ténébreuses. Les Jésuites, en particulier, étaient l'objet de dénonciations violentes. Il fallait pour le salut de la Société et de la République se débarrasser de tout cela.

L'auteur remarque ici qu'en fait de procédés déloyaux les adversaires de l'Eglise n'avaient pas grand chose à reprocher à ses adeptes, car, pour employer ses propres termes "the oponents of the Church could match them at every turn" ; et à ce propos, il cite la fameuse affaire des "fi-

ches" de l'armée dont nous ne parlerons pas autrement.

Il est bon de tenir compte que le livre de M. Barrett Wendell a été écrit à la veille de la dénonciation du Concordat et publié quelques mois après, il ne peut donc traiter cette question au long, ni en apprécier les résultats, voici d'ailleurs, en résumé, ce qu'il en dit :

"La question était de savoir si le Concordat devait être dénoncé. Ceci, comme on le sait, a été fait depuis et la situation religieuse de la France a subi de graves perturbations. Je n'ai pas la compétence suffisante pour entrer dans les détails de l'Etat actuel. Une chose cependant est certaine : la conduite des libres penseurs, maintenant au pouvoir, a été ce que l'on a toujours nommé dans la tradition historique, une persécution. Evidemment, ils n'ont massacré personne, mais ils ont virtuellement confisqué de grands biens ; ils ont fait tout ce qui a été possible pour empêcher que d'autres ne soient acquis ; et bien que réclamant hautement pour eux-mêmes une complète liberté de conscience, ils ont pratiquement édicté des lois contre la liberté de conscience des orthodoxes. Jamais intolérance cléricale n'a été plus sincère, plus implacable que l'intolérance anti-cléricale de cette époque."

Cette intolérance n'est surprenante nulle part et en France moins qu'ailleurs.

Le Français aime le système, croit dans la logique, respecte l'autorité. Il est emporté par ses vertus mêmes. L'orthodoxe exagère la puissance de

LA GÈNE

Le secret de rire toujours, aussi le moyen de se débarrasser de la gêne, sous quelque forme que ce soit, chez les deux sexes, jeunes ou vieux, de cette gêne qui rend esclave quelquefois, ridicule toujours et vous empêche d'occuper la place que vous méritez en ce monde. Détails complets envoyés gratis sur réception d'un timbre de 2c.



ADRESSEZ :

THE DOMINION AGENCY

DEPT. 3

107 ST. JACQUES, MONTREAL, QUE.

GUERISONS GARANTIE DE TOUTES LES MALADIES DES PIEDS,

—PAR—

Mme. E. RATELLE, Spécialiste,

Successeur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.

TRAITEMENT EFFICACE DES

Cors, Oignons, Ongles Incarnés, Transpiration, Etc., Etc.

MME. E. RATELLE, Pédiçure,

163 RUE ST. DENIS, MONTREAL.

l'autorité, l'hérétique ou le libre penseur exagère ses dangers. La tolérance, la vraie liberté, ne fait pas encore partie de l'honnête foi d'aucun des deux.

Pour corriger cette erreur, — si erreur il y a — il n'y a qu'à étudier les faits de l'histoire spirituelle. Toutes les fois que l'autorité religieuse s'est exercée sur d'autres questions que les questions spirituelles, elle s'est heurtée à un insuccès ; toutes les fois que l'autorité temporelle s'est mêlée d'affaires spirituelles, elle est également tombée dans le chaos.

L'autorité spirituelle a pour elle tout l'appui de la logique et du système ; l'autorité temporelle ne l'a pas moins. Toutes deux, nous devons l'admettre, ont agi avec une parfaite bonne foi. Toutes deux ont échoué.

Nous ignorons ce que peut être le cours des choses dans le ciel, mais la leçon de l'expérience humaine nous apprend qu'en dépit des protestations de la raison systématique, la conduite la plus avisée sur terre est la tolérance mutuelle. Il ne semble pas que les Français soient encore disposés à apprendre cette leçon ; jusqu'à ce qu'ils le fassent, la question religieuse chez eux, sera une question d'action et de réaction ; une recrudescence d'intolérance d'un côté ou de l'autre, suivant que l'un ou l'autre parti sera au pouvoir.

Si les anti-cléricaux avaient actuellement le chemin entièrement libre, nous verrions les catholiques persécutés comme ils ont persécuté les protestants à la révocation de l'Édit de Nantes. Et si les catholiques revenaient au pouvoir ce serait une répétition de la même page d'histoire. Et ainsi jusqu'à la fin ; à moins que la merveilleuse intelligence de la France ne comprenne enfin la véritable sagesse d'une tolérance qu'elle ne saisit pas encore.

“ Ils croient qu'ils croient en la liberté. Et ils ne semblent pas comprendre que la liberté en matière spirituelle veut dire qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. ”

(à suivre)

PIERRE LORRAINE.

l'Éducation de Philippe

Je doute si le petit garçon Philippe aimait naturellement les bêtes. À deux, trois ans, il se jetait sur le caniche et sur les chats avec une sorte de fureur nerveuse. Les chats filèrent sous les meubles, gagnèrent la porte et bientôt cessèrent leurs visites. Il continua de poursuivre et d'étreindre Simon, dit le “Velu”. “Bonne bête... il est beau... pas méchant.” Le reste de ses propos s'étoffait dans la fourrure de ce fameux caniche, où il plongeait sa figure. Puis, tout à coup, on entendait deux cris : de l'animal, qui n'aime pas qu'on froisse ses longues oreilles, et de Philippe, qui mordillait un peu trop fort, s'épouvantait.

—Je veux qu'on le punisse—disait-il.

—Non, c'est lui qui a raison : tu l'ennuies toujours.

“ Je l'ennuie ! ” Quelle injure ! quelle idée insupportable à un petit garçon que les grandes personnes ne peuvent pas regarder sans sourire et sans dire en ouvrant les bras : “ Bonjour, Philippe ; viens un peu avec moi, Philippe ! ”

Dès lors il mit son orgueil à séduire ce caniche que les siècles ont préparé au parasitisme et qui dit à tout venant, avec sa queue, ce que chante Kundry, dans Parsifal : “ Servir ! servir ! ”

Est-il mordillé ? Sans se plaindre, il donne deux, trois petites tapes au coupable, qui en profite pour faire mille grâces.

—Tu as encore fourré tes doigts dans sa gueule ?

Nulle réponse, sinon, après quelques minutes, une petite main posée sur mon bras et une réprimande d'une douce fermeté :

—Je te dirai que ça n'est pas très poli de dire “ gueule ” ; ça se dit seulement d'une bête féroce.

Ainsi Philippe, qui ne sait nommer encore que très peu de choses, éprouve auprès de son chien les riches complications de sentiment que

créent en s'associant la propriété et l'amour.

Cette belle éducation parut pourtant incomplète et, comme Philippe atteignait sa cinquième année, l'on fit venir d'Allemagne une Fraulein. Elle aimait les enfants, savait comment leur plaire et ne doutant point d'appivoiser ce petit Français, encore qu'il eût de tout son corps les mêmes mouvements de méfiance qu'elle-même trahissait devant le caniche.

Après trois jours de complaisance, elle obtint de son élève qu'il s'allât promener avec elle. Mais, en descendant l'escalier, il appelait : “ Simon ! Simon ! ” bien qu'il l'eût dans les jambes. Tel un chevalier, au début d'une chaude journée, dit à son écuyer, qui jamais ne le quitta d'une semelle : “ C'est aujourd'hui, camarade, que nous marchons botte à botte. ”

Nous étions encore loin du goûter, heure fixée pour le retour, quand j'entendis la porte d'entrée, puis la voix de Philippe, celle du “Velu”, puis tous leurs pas pressés. Enfin, ils apparurent ; lui, en tête, très rouge et qui trébuchait dans l'animal idiot et joyeux, suivis l'un et

Spécialiste diplômée

POUR

Massages de tous genres

Traitement du Cuir Chevelu,

Massage de la Figure et du Corps,

Resultat immédiat satisfaisant garanti.

Sur demande, nous traitons nos patients à domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE,

902, Avenue Esplanade Annexe,

Près rue Fairmount,

MILE END.

l'autre de la demoiselle méconnaissable, comme Perrette quand elle eut tout son pot par terre.

—Eh ! qu'y a-t-il, Fraulein ?..... T'essouffle pas, Philippe !... A bas les pattes, Simon !

—Mais, monsieur, c'est une chose impossible...

—Ecoute, petit papa, c'est une chose que je vais te dire...

Tous les deux parlaient ensemble, comme on chante à l'Opéra. Et quels bras pathétiques ! Représentez-vous, sur la plaine de Hollande, deux moulins, l'un tout proche, l'autre petit, à cause de la distance, agités par le même vent de la mer. J'essayai vainement de dompter cette tempête.

—Le petit peut le dire, monsieur.

—Je vais te raconter... C'est à cause de Simon. Fraulein prétend que les chiens n'ont pas d'âme.

—Monsieur comprend bien : c'est une chose que je ne puis pas dire... Je sais que je ne dois pas contrarier le petit, mais les animaux, ils n'ont pas d'âme.

—Tu vois !—criait le féroce Philippe, la désignant du doigt comme une hérésiarque, tandis que la pauvre demoiselle, infiniment digne dans cette catastrophe, semblait dire : "Je vois que monsieur admet l'âme des bêtes ; je prévois que je retournerai dans la grande Germanie, mais il y a ma conscience !"

Magnifique document sur la naissance des guerres de religion ! Une fois de plus, la répugnance à accepter une étrangère se couvrait de prétextes théologiques. J'aurais bien voulu me dérober, mais Philippe me pressait :

—N'est-ce pas que tu m'as dit qu'un chien avait une âme ?

Il fallait que j'en convinsse ; j'essayai de tout sauver par une distinction :

—Ça dépend des climats !

—Ah ! ça dépend des climats, — répétait-il avec ses yeux honnêtes pleins d'angoisse ; — mais, enfin, Simon, tu es sûr qu'il a son âme ?..... Vous voyez bien, Fraulein.

La maison a perdu sa paix. Philippe s'est fait expliquer "climats". Il admet qu'en Allemagne les chiens n'ont pas d'âme, mais il tourne con-

tre l'étrangère cette pensée que je croyais conciliatrice.

—Ces Allemands ! Qu'est-ce que ça peut être que leurs chiens ? C'est moi qui ne voudrais pas aller dans leurs climats !

Parfois on rit de ses grommelages, parfois on le punit, quand il hausse les épaules et rectifie avec mépris l'accent de sa Fraulein. Ces gros événements rendent celle-ci sombre ou caustique. Elle a repoussé quelques élans du caniche—c'était un jour de boue—en disant :

—Appelez votre fidèle Simon.

Fidèle ! fidèle ! De quel ton moqueur elle a prononcé cela ! Philippe m'en fait mille plaintes.

—Mais,—lui dis-je, c'est un compliment. Fidèle, c'est pour désigner une personne qui a promis de ne jamais vous abandonner et qui se ferait tuer plutôt que de vous peiner exprès. Ainsi tu es mon fidèle petit Philippe.

—Ah ! dit-il, la tête inclinée sur l'épaule,—c'est un compliment, tu en es sûr ?

Mon affirmation le rend plus aimable, et comme l'amabilité sur le visage de Philippe est aussi conquérante que le charme d'une matinée d'avril sur un jardin de Lorraine, la Fraulein se déraïdit.

—Moi aussi, dit-elle, j'ai connu de bons chiens. Dans mon pays, quand j'étais petite comme vous, il y avait un terre-neuve...

Philippe est juste. Il sait que c'est une race excellente, et toute la soirée il a questionné la Fraulein sur ce terre-neuve, qui, un jour, a retiré de l'eau son petit maître. Je les crois réconciliés.

Le voilà dans son lit, la veilleuse allumée ; sans doute il commence à dormir ; de la pièce voisine où je travaille, j'entends la Fraulein qui, sur la pointe des pieds, gagne la porte. Mais tout d'un coup, dans cet heureux silence, la petite voix, comique à la fois de sommeil et de colère, se lève :

—Ces Allemands ! c'est stupide, qui disent que leurs chiens n'ont pas d'âme. Le terre-neuve, alors, avec quoi qu'il aurait eu sa fidélité ?

Je ne veux pas qu'on punisse Philippe pour cette réflexion. Ça pour-

rait le dégoûter de raisonner logiquement. Et pourtant on désirerait que la Fraulein ne se fit pas de chagrin. Or, voici qu'au matin elle a préparé sa malle. Philippe pleure sous une table, d'où sa petite figure boussoufflée, ses grands yeux et ses boucles trempées de larmes apparaissent, de temps à autre, pour surveiller, presser, humilier ma complicité honteuse.

Si la politique, c'est l'art de faire vivre des gens côte à côte, voilà qu'à propos d'un chien, d'une demoiselle protestante et d'un petit garçon, je dois résoudre un vrai problème de gouvernement. La belle occasion de relire l'édit de Nantes, qui fixait et limitait avec tant de sagesse les droits de deux grands partis !

Après le plus sombre des déjeuners, j'emmène dans mon cabinet les parties belligérantes.

—Eh bien, Fraulein ?

—Monsieur j'en suis fâchée. Je n'ai rien à dire contre la maison ni contre les égards. Et le petit est doux. Mais il se bute sur l'âme des chiens. Monsieur, c'est contre ma conscience. Les bêtes n'ont pas d'âme. D'ailleurs, je n'en suis pas au premier enfant que j'élève, mais jamais je n'aurais pensé qu'un caniche me ferait tant de misères.

—Permettez, Fraulein, vous jugez la croyance à l'âme des bêtes déraisonnable et inacceptable pour votre conscience... Soit ! mais le petit est

L'ÂME SOLITAIRE

Poesies par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe
imprimé à Paris.

1 volume 7 1-2 par 5, broché.....	.88
" demi reliure chagrin.	\$1.35
Pleine reliure, veau souple, rouge, tranche rouge.	1.40
Demi reliure, morceau	
Demi reliure, marocain poli, avec coins tranche dorée.	2.10
Demi reliure, amateur chagrin, avec coins, tranche dorée.	1.85
Pleine reliure, chagrin, 1er choix, tranche dorée.	2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256, rue St-Paul, - - MONTREAL.

catholique romain. Saint Thomas d'Aquin, qui déclare que notre âme est immatérielle et immortelle, accorde que les animaux possèdent une âme immatérielle; il nie seulement qu'elle soit immortelle. Vous admettez bien que Philippe suive la doctrine de l'Ange de l'Ecole ?

—Je n'ai rien à discuter contre la religion de l'enfant; mais, moi aussi, j'ai ma conscience; il ne faut pas qu'il me presse toujours pour que j'accorde que ce chien a une âme, car cela, jamais! jamais!

C'est une martyre, avec un fort accent.

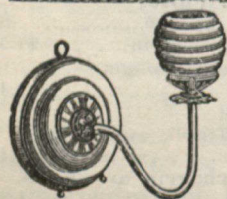
—Vous avez mille fois raison, Fraulein. Je suis partisan de la plus absolue liberté des croyances. Vous ne serez ni obligée ni chicanée en rien pour ce qui touche l'âme immatérielle des chiens... Philippe en va prendre l'engagement et vous dire ses regrets pour vos contrariétés..... Et toi, petit écoute: je ne t'ai pas acheté pour que tu sois internationaliste. C'est-à-dire qu'il faut que tu cesses de t'occuper des chiens d'Allemagne. Tant pis pour ces étrangers si leurs "velus" n'ont pas d'âme. Cela ne te regarde pas. Borne-toi à t'occuper des chiens français. Et mademoiselle non plus n'aura rien à faire avec Simon. Comment parlerait-elle à son âme, puisqu'elle ignore qu'il en possède une ?

—C'est vrai,—dit Philippe,—qu'ils n'en ont pas dans ces climats.

Nous délimitons les droits et devoirs du petit garçon et de la demoiselle.

—Il appartient à toi seul de veiller au "Velu".

—J'ai seul le droit de le battre alors?... Doucement, avec la main.



La Veilleuse en
Nickel

**MONTREAL
BEAUTY**

Toute une nuit d'éclairage pour
UN QUART DE CENT
sans odeur ni fumée

Prix 90 Cents, - par la Poste, 10c de plus.

L.-J.-A. SURVEYER

2 Boulevard St-Laurent, - MONTREAL

—C'est ton serf. C'est pour toi qu'il vit, mais c'est à toi d'examiner sa pâtée, de remplir son vase d'eau et d'étendre son tapis. S'il est bien coiffé et obéissant, tu en auras des compliments quand tu le promèneras; mais si tu oublies de lui essuyer le museau après ses repas, ou les pattes les jours de boue, et s'il salit les belles robes de Fraulein, elle pourra te reprocher ton "sale chien".

—Je le sais, dit simplement Philippe en baissant par deux fois ses paupières sur ses grands yeux sincères et en agitant la tête de bas en haut.

—Que monsieur m'excuse,—dit l'Allemande,—mais je n'ai jamais vu quelque chose de si original.

Philippe, lui, ne me trouve pas original.

C'est parfaitement vrai ce qu'il vient de me répondre: tout ce que je lui ai dit, il le savait de toute éternité. Petit-fils d'une longue suite de propriétaires lorrains, il sait qu'un caniche, petit-fils de chiens de moutons, a une âme pour servir et pour être aimé; il sait aussi de naissance ce principe capital: que chacun s'attache à sa bête et repousse la bête du voisin.

On ne peut pas parler exactement d'idées innées, mais l'hérédité nous transmet une disposition physique à certaines affinités. Philippe pense par nos prédécesseurs communs, et dans les raisonnements que je mets à sa portée il reconnaît des moyens pour nommer ses ébranlements nerveux. Je lui rends un grand service: je lui donne les mots pour les vérités qu'il a dans le sang, les mots pour dégager cette conception de l'univers "à la lorraine" qu'il porte dans les brouillards de sa conscience.

Fraulein est montée dans sa chambre pour défaire sa malle, Philippe, content qu'elle l'ait embrassé, construit sur mon plancher, avec mes livres, un long tunnel que le "Velu" en trépigant risque de renverser.

J'observe avec complaisance leur société. Ah! comme un être vivant est commandé par les siècles! Comme Philippe et le "Velu", dans tous leurs rapports, sont appropriés l'un à l'autre par la série de leurs aïeux! Simon semble toujours enthousiasmé

quand son petit maître se met à quatre pattes, mais celui-ci, dans cet abaissement, demeure magnifique d'autorité. Je suis très frappé de la majesté qu'il y a sur la figure des petits enfants... Philippe contenant son frère inférieur Simon forme vraiment un groupe d'expression royale.

Il a vu que je ne travaillais pas. Il s'approche, il baisse la voix et secoue la tête comme un sage.

—Ecoute, je vais te dire une chose... En Allemagne si les chiens n'ont pas d'âme, crois-tu que les personnes en aient ?

—Philippe!

—Ce n'est pas pour Fraulein,—se hâte-t-il d'expliquer en niant avec son doigt levé,—mais je pensais cela à cause de ce que tu as dit des climats.

Je l'embrasse, et à voix basse, moi aussi, je lui répons:

—C'est un peu bête, ce que tu penses là, mais, que ce soit un secret entre nous, moi-même, je pense comme toi.

MAURICE BARRES.

Vingt-cinq années de Vie Littéraire.

UNE AUBAINE POUR NOS CANADIENNES 8 SUR 10 FEMMES

souffrant de maladies qui leur sont spéciales.

Les **Ovules** du DR. PATRICK de Paris, guérissent les pertes blanches, douleurs, lacérations, descente, beau mal, renversement, ulcères, ovarites, etc. d'une manière infailible, permanente et sauvent des opérations.

Les **Tablettes Hygiéniques** du Dr. Patrick, maintiennent les organes en bonne santé et **previennent** les pertes, retards ou suppression.

Les **Pastilles Rouges** du DR. PATRICK guérissent la faiblesse, l'anémie, vertige, mal de tête, épuisement, la consommation et toutes les maladies résultant de la pauvreté du sang.

AGENTS POUR L'AMERIQUE

SYNDICAT MEDICAL DES DAMES,

180 Ste-Catherine Est.

TEL, EST 3208.

Consultations Médicales Gratuites.

NOTE—On demande des Dames ou Demoiselles pour faire connaître nos remèdes dans les grands magasins, manufactures etc. Elles peuvent se faire un joli revenu dans leur loisirs.

UN ROMAN CANADIEN
COEUR MAGNANIME

“Cœur Magnanime”, le roman canadien que vient de publier Rose de Provence, est un livre qui sait conquérir nos sympathies par sa donnée simple, sentimentale autant qu'on le peut désirer, mais d'une sentimentalité ne pouvant porter qu'aux actions nobles, au dévouement le plus chrétien.

Par cela, cette œuvre d'inspiration, jeune et fraîche, plaira surtout aux âmes neuves, à celles que n'a pas défloré la lecture des romans dont l'idéal est de ravalier au terre à terre le plus décevant.

Le “cœur magnanime” c'est celui d'Anne Marie Solier, la belle Québécoise, dont la foi s'est donnée, dans toute la confiance des vingt ans, à Rodrigue Delanglade, son frère adoptif.

La pure idylle éclore à Québec, se brise à Paris où Rodrigue, étudiant, s'éprend de la jolie parisienne Odile, “si fragile et si frêle qu'instinctivement on se sent porté à la protéger.”

L'épreuve d'amour abat, un moment, le courage de notre héroïne, mais ce courage est trempé suivant la formule antique, fièrement il se redresse, et c'est dans la sincérité de son cœur qu'Anne Marie rend à Rodrigue la parole qui lui permettra d'épouser Odile.

Et ce ne sera point là, le seul dévouement du “Cœur Magnanime”.

Ce sacrifice d'elle-même, Anne Marie le sanctifiera, l'élèvera, en acceptant plus tard, après l'admirable fin de Rodrigue, d'accueillir et de protéger la faible Odile et son enfant, sur la terre canadienne.

“Cœur Magnanime” est un bon livre et un livre bon.

Il prêche ce détachement de soi-même auquel de plus en plus répugne notre nature égoïste et veule.

Il élève et fait penser; il faut remercier Rose de Provence de l'avoir donné aux Lettres Canadiennes.

Jean de NOBON.

Outre l'œuvre principale, “Cœur Magnanime”, le livre de Rose de Provence contient plusieurs nouvelles et poésies.

On le trouve en vente, au prix de 75 cts, par la poste 79 cts, à Québec, chez M. P. H. Masson, Propagande du Livre, Chemin Ste. Foye, et dans les principales librairies de Montréal.

MON FIANCÉ

(Monologue pour Jeune Fille.)

Non, non — je ne me marierai pas... A-t-on jamais vu cela, par exemple?... Mes parents voudraient me marier, unir ma destinée comme ils disent, à un homme que je ne puis sentir, que je ne puis voir même en peinture.

Oh ! cet homme !... Il est affreux... un vrai pot à tabac, large comme ceci, pas plus haut que cela et dedans pas deux sous d'intelligence. Mais, me dit-on, c'est un noble, il a un grand nom : Monsieur Julien de Lapie. Je vous demande un peu ce que cela peut me faire.

S'ils m'avaient consulté encore ! — Mais non, ils lui ont promis, accordé ma main, avant même de me le présenter..... oh ! mais, mon parti est pris et bien pris... je n'en démordrai pas... Je ne veux pas, entendez-vous, je ne veux pas l'épouser.

Madame de Lapie ! En voilà-t-il un joli nom. Je préfère cent fois m'appeler Mme Chose, Mme Machin, enfin Mme N'importe qui, ou N'importe quoi... Mme de Lapie..... Jamais !!!

Voyez-vous la belle existence qui m'attend avec ce phénomène, presque aussi muet qu'une carpe; auquel il faut arracher les mots, qui passe toute la journée à contempler stupidement, bouche grande ouverte, le plafond de ses appartements ? N'est-ce pas ce serait drôle ?

Tenez, il faut que je vous raconte notre premier entretien. Nous étions tous deux dans ce salon. Papa et maman nous avaient naturellement laissés seuls. Songez donc, une première entrevue... Mon phénomène (c'est le nom que je donne à ce monsieur) était assis dans un fauteuil,

moi dans un autre, juste à l'opposé. Nous gardions le silence. C'était lugubre. Je me croyais à une veillée mortuaire. Tout-à-coup, qu'est-ce que j'entends ? — Il fait chaud, n'est-ce pas, Mademoiselle ? C'était mon phénomène qui recouvrait l'usage de la parole. — Oui, monsieur, lui répondis-je. — Plus chaud qu'hier. — Oui monsieur. — C'est la plus chaude journée de l'année. — Oui monsieur.

Ce fut tout. Là-dessus, il s'enfonça dans son fauteuil pendant que j'ouvrais “La Dame aux Camélias”. Je savourais la prose d'Alexandre Dumas quand je fus rappelée à la réalité de ma situation par ces questions intelligentes : Vous aimez la lecture, mademoiselle ? — Oui monsieur. — C'est très bon de lire. — Oui, monsieur ; mais je vous en prie, laissez-moi tranquille.

Cela dit, je reprends ma lecture, et lui son silence. Bientôt, un bruit insolite attire mon attention : Mon phénomène s'était endormi, et il ronflait comme un orgue ; je le réveillai. Il paraissait revenir de la lune. Après quelques instants d'hésitation, il prit son chapeau, et me dit d'un air penaud : — J'espère avoir fe plaisir de vous revoir encore Mademoiselle. — Certainement, Monsieur quand vous voudrez.

Au fond je pensais : : Reste donc chez toi, nigaud... Bref, il partit. Mais par malheur, il revient presque chaque jour, pour me dire toujours les mêmes choses : “ Il fait chaud. — Vous aimez la lecture ? ”

Pendant ces intéressantes visites, j'ai toujours un livre que je ne quitte pas des yeux ; aussi j'ai déjà lu près de dix romans depuis quinze jours qu'il me poursuit de ses assiduités ; vous le voyez, j'emploie bien mon temps.

Voilà l'homme, le soliveau qu'on voudrait m'imposer. Il est vrai, papa et maman commencent à s'en fatiguer : ils ne tiennent plus guère à ce mariage ; mais ils se sont tellement avancés qu'ils ne savent plus comment reculer. Non, mais me voyez-vous condamnée jusqu'à la fin de mes jours ou des siens, à vivre avec cet homme ? avec ce phonographe qui ne parle jamais que quand

on l'a remonté, qui redit toujours les mêmes choses si l'on n'a soin de changer de rouleau !!

Pourquoi me presser de me marier? Je ne suis pas en peine. Je n'ai que vingt ans, je puis attendre. J'ai l'espoir de rencontrer tôt ou tard un jeune homme gentil, beau parleur, intelligent, il n'aura peut-être ni particule, ni blason, mais que m'importe, pourvu qu'il m'aime comme je suis décidée à l'aimer moi-même. Cela me suffit, et je serai parfaitement heureuse.

G. CHANU

Les cours particuliers de mademoiselle Lanctôt, dont Mademoiselle Marie Beaupré est successeur, annoncent leur ouverture pour le premier septembre prochain, au No 632 rue Saint-Denis, angle de l'avenue des Pins.

Hygiène de la Toilette

(Le mouchoir)

Si nos premiers pères avaient l'habitude de se moucher, ils ne connaissaient pas pour cela l'usage du mouchoir. Ne soulevons point ce mystère... non plus que la coutume de certains Asiatiques de ne se servir d'un tissu richement brodé que pour s'essuyer les doigts — en semblable circonstance!... Passons délicatement et arrivons au temps des Grecs, quand les "petits crevés" de l'époque portaient deux "soudarion", ou petits carrés d'étoffe somptueuse, l'un à la main et l'autre à la ceinture, mais dont ils ne se servaient cependant que pour s'essuyer le front et la figure. Les Romains et les Romains, imitateurs des Grecs, avaient des sudarium qu'ils agitaient aux jeux du cirque en signe d'enthousiasme comme le font encore aujourd'hui nos élégantes. Ce n'est que peu à peu qu'on transforma l'usage du sudarium : le mouchoir fit sa première apparition à Venise, vers le milieu du Ve siècle. Ce n'est qu'en 1580 que l'Allemagne se familiarisa avec cet accessoire de toilette. Il ne servait qu'aux princes, aux personnes de grande richesse ou de rang élevé. C'était aussi un cadeau qu'on faisait aux fiancés illustres. Il fut l'objet de

lois somptuaires, et un édit publié à Dresde en 1595 en interdit formellement l'usage aux gens du peuple.

L'introduction du tabac à priser rendit le mouchoir indispensable. Ce fut la mode d'amples foulards de couleur sombre dissimulant les traces de nicotine. Les dames se servaient du mouchoir blanc généralisé aujourd'hui.

A notre époque, les femmes élégantes poussent le luxe du mouchoir à un degré inouï : sur la fine batiste se déroulent les arabesques de délicates broderies ; le chiffre, les points clairs en rehaussent le prix. D'autres sont ornés de jolies dentelles : Valenciennes, Malines, point de Flandre, Alençon, le rendent parfois un objet précieux.

Le mouchoir eut sa place en littérature. N'est-ce pas le mouchoir de Desdémone qui servit à Iago pour exciter la jalousie du More ? Molière, dans "Tartufe", comme Victor Hugo, dans la célèbre scène de "Ruy-Blas", Octave Feuillet, dans "Dalila", se servent du mouchoir comme d'un moyen scénique bien caractéristique. Voyez, ce qu'il signifie à Ruy-Blas qui se croit déjà le maître du monde. Celui-ci, devenu premier ministre d'Espagne, dit à son ancien maître en lui exposant la situation de la patrie :

Daignez voir à quel point la guerre est mal-aisée.
Que faire sans argent? Excellence, écoutez.
Le salut de l'Espagne est dans nos probités;
Pour moi, j'ai, comme si notre armée était prête,
Fait dire à l'Empereur que je lui tiendrai tête,

Don Salluste, l'interrompant froidement :

...Pardonnez-moi, ramassez mon mouchoir.

Mais rappelons-nous notre but, et étudions le côté hygiénique de cet objet de toilette.

De quel tissu doit être fait le mouchoir ?

N'employez jamais de mouchoir de coton, susceptible d'échauffer le nez, de produire des rougeurs et des boutons. Ce sont surtout les mouchoirs grossiers, aux dessins de couleur, aux fils mal préparés, qui possèdent

cet inconvénient. Dans le coryza principalement l'emploi des tissus de coton est un danger d'inflammation.

Donc, en cas de rhume, ne vous servez jamais que de mouchoirs de lin un peu usés, — et changez-les fréquemment, — car si l'on employait un mouchoir mouillé, les dangers d'inflammation augmenteraient considérablement par le contact des sécrétions de la muqueuse et se communiqueraient à la lèvre supérieure.

Il faut d'ailleurs toujours se servir de tissu de lin. Les mouchoirs de chanvre ne furent employés en Europe que vers la fin du XVIIIe siècle. On emploie aussi le mouchoir de soie qui ne constitue qu'un délicieux ornement de toilette, car le lavage en est plus difficile.

C'est dans des détails aussi minimes que le mouchoir de poche qu'on reconnaît la femme véritablement élégante. Finesse du tissu, fraîcheur exquise, délicat parfum, dimension exigue, chiffre délicieusement brodé, dentelles de prix, tout fait deviner la femme soigneuse et distinguée dont la coquetterie charmante se montre dans tous les objets de la toilette.

Le mouchoir, et surtout le mouchoir de soie, est un agent fréquent de contagion dans les maladies microbiennes. Le typhus, les fièvres infectieuses, la gale, d'autres maladies plus terribles encore et plus intimes, peuvent être communiqués par l'usage inconscient d'un mouchoir dont se serait servi le malade, même pour ne s'essuyer que le visage. L'ophtalmie des nouveaux-nés se propage quelquefois par le mouchoir qui aurait été employé à frotter les yeux. Il faut veiller à la propreté méticuleuse des mouchoirs et ne jamais les laisser traîner. Le seul moyen de les désinfecter est une bonne lessive après ébullition dans l'eau de savon.

Certaines personnes ont l'habitude d'arroser le mouchoir de parfums plus ou moins violents. Quelques gouttes discrètes de fine eau de Cologne, de violette, de lavande peuvent être agréables. Mais proscrivez impitoyablement le musc et ses congénères qu'une femme distinguée n'emploiera jamais.

ETINCELLE.

Recettes Faciles

CREME NECTAR. — Cinq blancs d'œufs battus en neige, versez dessus une pinte d'eau bouillante, quatre livres de sucre blanc, lorsque c'est bien fondu, séparer en deux parties égales. Dans une, mettez un quartron d'acide Tartarie, et dans l'autre, un quartron de soda à pâte et une grande cuillerée d'essence de citron; ne pas trop brasser pour pouvoir l'embouteiller, ayant soin d'étiqueter celle du soda. Cette recette donne quatre bouteilles. Pour servir, vous ne prenez que deux petites cuillerées de chaque bouteille différente, vous battez vivement au moment de servir. Cette crème s'emploie comme liqueur, pourvu que vous mettiez les cuillerées plus grandes dans un grand verre et après avoir battu, vous le remplissez d'eau bien froide. Ce sirop se garde à l'année, pourvu qu'il soit mis à la fraîche.

La vraie formule de l'eau de Cologne de Jean-Marie Farina.—A cent parties d'alcool absolu (le meilleur alcool de vin) ajoutez et faites dissoudre dix parties d'essence de bergamote, dix parties d'essence de citron, dix parties d'essence de cédrat, cinq parties d'essence de romarin, cinq parties d'essence de néroli et autant d'essence de lavande. Achevez par l'adjonction de deux cent cinquante parties d'alcool de romarin.

Mme Pageau a le plaisir d'informer sa nombreuse clientèle qu'elle a commencé depuis quelque temps déjà l'organisation d'une exposition de modes et de chapeaux qui fera sensation dans le royaume de l'élégance. La première modiste de son établissement est allée à New-York pour étudier les modes nouvelles et les créations les plus belles dont la grande métropole est le centre par attraction. Elle en est revenue avec des modèles charmants, d'un chic tout à fait neuf et d'un art très savant. Les chapeaux, cet automne seront curieux à voir, quelques-uns bizarres,

d'autres extraordinaires, mais tous seyants et enjolivant jusqu'à la laideur la plus rebelle.

Allons admirer cela chez

Mme PAGEAU,

769 rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis

A Travers les Livres

Il n'est pas trop tard — il n'est jamais trop tard au remerciement — pour accuser réception de l'album caricaturiste, fait par M. Charlebois, à l'occasion des fêtes du tricentenaire. Le succès qu'il a remporté, d'ailleurs, prouve mieux que toutes les phrases le savoir-faire du dessinateur. M. Charlebois est notre Caran d'Ache canadien. Certes, nous ne pouvons approuver toutes les caricatures qu'il a déjà faites, mais on ne saurait refuser à la grande majorité d'elles, l'esprit, l'humour, et le talent qui les caractérisent.

Une revue mensuelle illustrée vient de naître. C'est "Montréal qui chante". Nous n'y voyons que de l'inédit: vers et musique, et le tout forme un joli album, qu'on aimera sans doute à se procurer. On pourra s'adresser à l'éditeur propriétaire, 333, rue Amherst, Montréal.

Le Département des passagers du chemin de fer du Grand Tronc a reçu une lettre d'un citoyen éminent de New-York, félicitant cette compagnie du buffet attaché à ses convois.

Il écrit: "Ma femme et moi avons quitté New-York sur un de vos convois à 5.40 p. m. lundi dernier; hier matin nous avons eu à déjeuner dans votre char à diner, et tout a été si bien — la nourriture, la cuisine, le service — que je crois de mon devoir de complimenter la compagnie du Grand-Tronc sur ce département en particulier."

Le Journal de Françoise accuse réception d'une lettre de faire part de monsieur et madame Auguste Milhau annonçant le mariage de Mademoiselle Marie-Louise Milhau, leur fille, avec monsieur Jules L. Puech, docteur en droit.

Conseils utiles

CONTRE L'INVASION DES FOURMIS.—Emiettez du borax, en le mélangeant de sucre en poudre, et mettez-en pendant quelques jours, où les fourmis se montrent. Celles-ci disparaissent immédiatement.

* * *

Un remède bien simple pour guérir les piqûres de guêpes: appliquez sur la partie piquée un simple nouet de linge mouillé contenant du bleu de blanchisseuse de bonne qualité. La douleur cesse instantanément et n'a aucune suite.

* * *

TABAC A PRISER.—Mettez dans votre tabatière un petit tronçon de laitue; le tabac ne perdra rien de sa qualité et se conservera frais.

Le salon de modes qui provoque, en ce moment, toutes les admirations c'est celui de "Mille-Fleurs", 527, rue Sainte Catherine Est. Son élégante originalité le différencie de tous les autres.

Le Tricentenaire.

Dans un article sur le tricentenaire de Québec, M. Hector Fabre écrit dans le "Paris-Canada":

"La première place appartient à Champlain. Avec une sorte d'ombrage patriotique, quelques-uns eussent voulu que cette place fût à lui seul, que seul il remplît l'horizon. Mais alors, les grandes choses qui ont suivi les siennes propres se dérobaient à l'acclamation universelle, restaient dans l'ombre! D'un concert unanime, on ne l'a pas voulu. Et dans le cadre grandiose, Montmorency-Laval, Frontenac, Montcalm, Lévis, sont venus prendre place, non loin de Wolfe et de Murray. Ils n'enlèvent rien au fondateur de Québec; ils font ressortir chacun d'un trait plus marqué l'indestructibilité de son oeuvre qui a résisté à toutes les tourmentes, à la Conquête elle-même! Champlain en reçoit un surcroît de gloire. Nos seuls tributs n'eussent pu atteindre à cette hauteur."

La reine des Eaux Purgatives, c'est
L'EAU PURGATIVE DE RIGA
En vente partout, 25 Cts la bouteille.

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Pierre songeait à cela en serrant cette pauvre main débile, étroite, où les os saillaient sous la peau mate, tirée, parmi de longues rigoles livides, creusées entre eux. Il avait réussi à la prendre, épuisée, posée sur le drap, ne se débattant plus. Il approcha une chaise, s'assit tout près.

—Voyons, mon bon Jacques..... qu'es-tu devenu depuis mon départ ? Ce qu'il était devenu ?... C'était facile à deviner.

Et sa tête se détournait, sa joue, son front se caressaient en l'oreiller, se cachaient en un mouvement d'enfant qui a trop de chagrin, et son regard se fermait, voilait des larmes subitement apparues, pendant que le bras relevé esquissait un geste de fatalité, d'indicible douleur et après, retombait lourd sur le lit.

Alors un peu de silence passa. L'un et l'autre, ne pouvant plus rien dire, s'attendaient, s'écoutaient respirer, s'observaient.

Enfin il expliqua la manière dont le mal était venu. Il disait des choses sans suite, des lambeaux de phrases, la tête encore un peu perdue par la trop violente émotion qu'il avait ressentie en voyant Pierre. Et très vite il fut à court de souffle, la gorge serrée, cette gorge où grelottaient des syllabes que sa pauvre voix trouée pouvait à peine laisser tomber.

Pour faire diversion Pierre conta ses chevauchées, non pas l'épouvante subie auprès du lit de Farou, mais la seule pitié qu'il avait de savoir ses hommes restés là-bas, seuls, entre le ciel et les sables.

—Pauvres gens ! murmura Jacques.

Puis ce furent les nuits glacées dans les dunes, les puits rencontrés, la marche des sables sous le vent. Il n'eut garde d'oublier l'histoire de la boîte à musique.

Jacques, plus calme, eut un sourire.

—Oui, pas très couleur locale, cela. Que veux-tu ? J'ai dû témoigner ma joie, remercier de l'attention qu'on avait eue. Alors on a emporté la boîte. Tout le monde est parti. Et je suis resté seul, longtemps, sous cette coupole tendue de dentelles que je ne me lassais pas d'admirer.

Sur la petite table placée à côté de lui, à portée de sa main, il y avait des livres, un encrier, d'autres menus objets encore, et debout, le cadre contenant le portrait de Marguerite, la fiancée si tendre et sincère qui attendait et priait, comme l'autre, Madeleine, la jolie petite fille aux yeux mauves que Farou aimait tant. Souvent pendant que Pierre parlait, le regard du malade s'en allait vers elle. Une tendresse passait en ses yeux tristes, sans grande lueur déjà, pauvres yeux abattus qui se caressaient à la chère vision reflétée en eux.

—Chère petite, dit Pierre. Elle a dû avoir une secousse en recevant ta lettre... Car tu as écrit aussitôt, n'est-ce pas ?

—Oui, fit-il de la tête.

—Et qu'a-t-elle répondu ?

—Que nous n'avions pas de chance.

—Non,... vous n'avez pas de chance... Mais aussi... le jour du retour..

Pierre acheva d'un geste. Le sourire commencé se crispa sur ses lèvres. Jacques le regardait anxieusement. Toujours ce même regard silencieux, infini, semblant contenir déjà l'immensité des cieux, regard las, découragé, qui disait : "Ne mens pas... A quoi bon !..."

Il s'en alla sur une dernière parole d'espoir, une plaisanterie bête, bruyante, qu'il exagéra encore, prolongea le temps de gagner la porte, la refermer... et puis le rire cassa en sa gorge, ses jambes fléchirent. Un banc était là. Il s'y laissa tomber.

Une petite sœur parut derrière lui, prête à entrer.

—Ne vous désolez pas, monsieur le lieutenant. Votre ami est aussi bien que possible. Nous y veillons.

Et sur le visage pâle, si doux, où se reflétait l'abnégation superbe que donne la foi, le calme des prières et des adorations longues passées en l'ombre des chapelles où cette femme encore jeune s'était réfugiée, Pierre lut tant de bonté intelligente et de délicatesse exquise, qu'il s'inclina et dit :

—Oui, je sais... Il ne peut être mieux... Merci, ma sœur. Mais, c'est si triste :... si vous saviez !...

Le médecin-chef traversait la cour. —Alors, monsieur le médecin-major, voilà Jacques Marolle, malade ?... fini ?...

—Fini !... Comme vous y allez, jeune homme. Une simple rougeole, vous dis-je. Ce n'est pas toujours méchant.

—Oui, mais chez lui... si épuisé déjà ?

—Qu'en savez-vous ?... Il y a huit jours, je lui avais donné congé. Il pouvait partir. Du reste, il a expédié ses malles à Alger.

Et le docteur s'éloigna.

—Pas trop de visites ! cria-t-il de loin, pas longues surtout... Il a besoin de calme, de beaucoup de calme.

Chaque matin Pierre envoyait son ordonnance se mettre à sa disposition, porter ses lettres, faire ses courses. Lui, il n'y allait qu'après le déjeuner.

Souvent un camarade l'accompagnait. La conversation plus active et diverse égayait Jacques. Et Pierre le voyant toujours de même, très calme, se reprenait à espérer. Tout le monde s'intéressait à lui. Il était si bon, portait si superbement en ses yeux le rêve de bonheur vivant en son cœur.

Lucette lui avait écrit un mot charmant, toujours dix-huitième siècle, spirituel, badin, mais tempéré, sur la fin, par une note de bonne sympathie affectueuse, de gaieté touchante. A la lettre était jointe une immense gerbe de fleurs que Pierre avait dû mettre lui-même en de grands vases blancs que la bonne sœur avait été dénicher à la phar-

macie. Et dans cette lumière pâle, ce clair obscur de la chambre, toutes ces fleurs s'inclinant apportaient le rêve du dehors ensoleillé, joyeux, apaisé dans l'air attiédi montant de l'oasis silencieuse.

—J'ai reçu une lettre, disait Jacques souriant, tournant en ses mains pâles la petite feuille satinée... une lettre de femme... oui, mon cher...

—Une déclaration ?...

—Tiens... sens d'abord... Hein !..... une jolie femme sûrement.

Mais il dut s'arrêter ; sa voix ne pouvait plus aller. Alors il la lui donna.

—Lis, exhala-t-il.

Pierre sourit, heureux pour le brave garçon de cette aumône de gaieté et de tendresse miséricordieuse de la jeune femme. Et il la reconnut là, toute, telle qu'elle s'était révélée à lui, l'autre Lucette. Comme c'était bien elle, cela !

—Prends garde ! La prochaine fois, si cela continue, elle va te faire une déclaration.

Mais Jacques ne rit pas. Ses grands yeux s'essayaient à le bien considérer, à épier le moindre ressaillement de son visage. Enfin, quelque temps avant qu'aucun son ne sortit, ses lèvres remuèrent. Pierre sentit l'attaque, se raidit aussitôt.

—Tu sais, articula-t-il à la fin, monsieur le curé est venu me voir.

—Ah !... mais... est-ce qu'il n'est pas en même temps aumônier de l'hôpital ?... Alors ça se comprend... il vient voir ses malades.....

Rien... Pas un mot. Du silence très lourd, poignant, et des yeux qui s'obstinent, ne se détournent pas...

Pierre fit un pas vers la fenêtre, souleva le rideau comme pour l'arranger, mieux disposer les plis. Jacques n'avait pas bougé. Mais maintenant il regardait vers le cadre dressé où souriait sa fiancée. Il regardait en une extase, une foi profonde, un anéantissement de tout son être en elle, n'écoutant plus ce que Pierre disait, s'isolant seul ce seul avec l'enfant évoquée. C'est à peine si sa main répondit à la pression de celle de son ami. Sur le seuil, prêt à fermer la porte, Pierre le vit encore en la même pose. Mal-

gré la distance, la mer, l'énorme espace tissé entre eux, en cette minute il sentait que les deux fiancés se parlaient...

Le lendemain il aperçut Lucette sortant du fort Saint-Germain. Elle allait vite. Derrière elle les Joyeux du corps de garde riaient, les mains dans les poches, la regardant s'éloigner. Il alla au devant d'elle, la rejoignit en une petite allée de traversée.

—Ah ! vous... vous ici... mon ami !

Elle n'en put dire davantage, elle suffoquait. Et tout à coup elle éclata en sanglots. Pierre glissa son bras sous le sien, l'emmena un peu à l'écart.

—Voyons, voyons, Lucette !... Encore un coup de tête, je parie..... un chagrin en tout cas, rectifia-t-il très vite en voyant la jeune femme étonnée lever vers lui ses grands yeux bleus pleins de larmes.

—Moi ?... un coup de tête ?... Ah ! mon pauvre ami, si vous saviez...

Et elle avoua.

—J'ai voulu aller voir Jacques Marrelle. Je pensais que je le pouvais... Est-ce que je ne le connais pas assez ?... Et puis, est-ce que ça les regarde ?... voyons.

—Mais quoi ?

—Eh bien, à l'hôpital, on m'a mise à la porte. Oui, au moment où j'allais entrer dans sa chambre..... On me l'avait indiquée, de loin, et je m'y rendais seule à travers la cour. J'allais arriver sous la galerie. Je voyais déjà la porte lorsqu'un soldat courant après moi m'a interpellée grossièrement. — Vous n'êtes pas de sa famille... sa sœur, sa cousine, sa fiancée, sa mère ?... ah ! l'ignoble insolent... sa mère !... Et il souriait moqueur... alors vous n'avez pas le droit d'entrer ici... Il faut filer. Comme j'insistais, faisais mine de passer outre, il m'a prise par le bras — cette brute ! — ... là... et il m'a ramenée ainsi vers la porte. Ses camarades riaient de le voir faire. On ne reçoit pas de femmes ici, fit-il en refermant la grille sur moi. C'est la règle. Je suis restée un moment hébétée, plantée sur le chemin, puis je suis partie... et me voilà... moi.... la femme !... la femme... ah ! ah ! ah !...

(à suivre)

HOROSCOPE

CHIROMANCIENNE

française, grande satisfaction au public sur le passé, le présent et l'avenir.

MADAME GELINEAU,

6 Place Brien, rue Beaudry
PRES ONTARIO

Madame Rose

CARTOMANCIENNE

consultations tous les jours de 9 heures du matin à 9 heures du soir, au No. 1964 rue Ontario Est entre Aylwin et Nicolet.

PHRENOLOGIE

Mme Amédée,

phrénologue et cartomancienne tous les jours de 9 heures du matin à 9 heures du soir. Dit le passé, le présent et l'avenir d'une personne. Prix de la consultation très modéré.

Madame Amédée continue à recevoir à son salon de consultations au

No. 8 RUE GRAVEL,

PRES DEMONTIGNY

Entre Cadieux et Hotel-de-Ville.

DECOUVERTE MERVEILLEUSE

Guérisons Radicale, sans Opérations

DES TUMEURS !

Cancers, Loupes, Kystes, Signes, Verrues, Etc.

CONSULTATIONS GRATUITES

MME. SOTTIAUX,

HERBORISTE FRANCAIS,

998B RUE SAINT-DENIS, MONTREAL
Certificats fournis sur demande.

Une Merveilleuse Découverte

LISEZ CECI

C'est dans votre intérêt: Pour cette raison, une dame, après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussi à découvrir un remède infailible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et l'a surnommé

"La Joie du Peuple"

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé *La Joie du Peuple*, que Madame Seguin m'a vendu pour la maladie du Foie et des Rognons dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendue à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Seguin qui m'a rendu la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Seguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Seguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvillier, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et les Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau ;

de 8 à 10 a. m.

e 7 à 10 p. m.

EN VENTE DANS TOUTES les PHARMACIES

et MAGASINS GENERAUX

Dépot principal: 412 Cuvillier, Près Ontario
Hochelega.

Mme. V. SEGUIN



CHAMBRE DU

RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL,

Montréal, 30 Avril 1897

*D'après les informations
prises à bonne source je s'agit
peu à recommander M^{me}
Victoria Seguin comme digne
de toute confiance. Les
Amis sont considérés
comme officieux pour ces
faibles maladies.*

*Blaise Monty
Recorder de la Cité de
Montréal*



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

431, RUE STE-CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry

Tel. Bell Est 173 Marchands 520

SEMAINE DU 24 AOUT

LA BÊTE FEROCE

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

"DIOZO"

Le merveilleux désinfectant proprement mis en petites boîtes magnifiques d'aluminium, qui contient une matière antiseptique, connu pour être le désinfectant et le destructeur de mauvaises odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de votre garde robe, chasse les cancrelas, la vermine et les souris, etc., etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada. Echantillons envoyés sur réception de \$1.25. S'adresser à

N. PAQUETTE, Agent général,
1800 ONTARIO EST, MONTREAL

CONSULTATIONS GRATUITES GUERISONS PRODIGIEUSES SONT OBTENUES TOUS LES JOURS AVEC L'AIDE DES TRAITEMENTS DE

MADAME D. BEAUDIN, 10 ANNEES D'EXPERIENCE

Ces remèdes ne contiennent pas de poisons, et leur efficacité surprenante a été reconnue par un grand nombre de personnes qui ont eu l'avantage de suivre un traitement quelconque, spécialement maladies des femmes.

Nous nous faisons un devoir d'examiner scrupuleusement chaque cas qui nous est soumis avant d'administrer le traitement qui lui convient et nous voulons qu'il soit bien entendu que pour aucune considération nous n'entreprenons un malade si nous n'avons pas la certitude de le guérir. Voici une liste des maladies que nous traitons avec succès :

LA DYSPEPSIE, LA CONSTIPATION, LA FAIBLESSE DU SANG, LES CANCERS, LES TUMEURS, LE RETOUR DE L'AGE, LES MALADIES VENERIENNES, LES BOUTONS AU VISAGE, LA PARALYSIE, L'ECZEMA, LES HEMORROIDES, LE VER SOLITAIRE, LES VERS, L'ASTHME, LA BRONCHITE, LE DIABETE, LE CATARRHE, LA CONSOMPTION, LA COQUELUCHE, LE RHUMATISME, LE S MAUX DE REINS ET DE LA VESSIE, L'HYDROPIE, Etc., Etc., Etc.

MADAME D. BEAUDIN,

862, RUE CADIEUX,

Pres de l'Avenue Duluth.

MONTREAL

AVIS—Sur demande nous fournirons des certificats de personnes ayant été guéries radicalement par nos traitements.

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à prix modérés. Tel. Bell Est 1949

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
PORTLAND OLD ORCHARD b 9.00 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m. a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.35 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m., a9.50 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., (I) 1.25 p.m. b4.30 p.m. d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN N. B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.55 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 a.m. & 10.15 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a 2 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a 2.00 p.m., b5.50 p.m., a 11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.30 a.m., b6.10 p.m.
JOLIETTE, b8.20 a.m., 8.55 a.m., (I) 2.20 p.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., (I) 2.20 p.m. b5.00 p.m.
STE-AGATHE, a8.45 a.m., 09.30 a.m., (I) 1.00 p.m., (I) 1.40 p.m. b4.00 p.m. 5.35 p.m.
NOMININGUE, R 8.45 a.m., c9.30 a.m., (I) 1.00 p.m. b4.00 p.m.
(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les Dimanches, (c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi.
(I) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et vendredi

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville Bureau des billets de la ville, 129, rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal

BILLETTS DE PASSAGE SUR STEAMERS

Synopsis des Règlements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère si le père est décédé — de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées aux routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'Intérieur

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée

Pourquoi devient-on Tuberculeux ?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser ses voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber sur la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysémateux. On préserve ses voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

Que de temps gagné! Que d'ennuis supprimés! Que de catastrophes évitées! Par l'emploi de ce merveilleux produit.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix 50c le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décarv, coin des rdes Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal.

(No. 2)

Lunettes, Pince-Nez et Lorgnons à ordre au

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

10 Ans d'Expérience

Grand prix à l'Exposition de Paris 1900

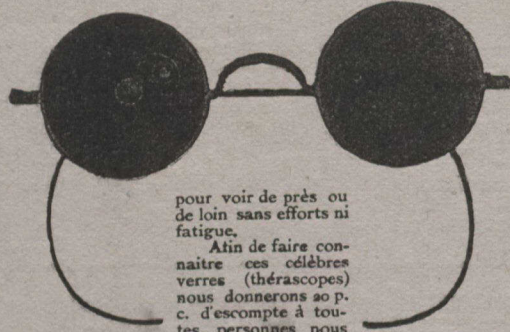
Guérison garantie des yeux sans médicaments ni douleurs par l'usage des célèbres

LUNETTES THÉRASCOPE

AVIS

Nous annonçons à notre nombreuse clientèle, que les nouveaux bureaux que nous occuperons dans le mois de juin, seront des plus confortables, et convenables pour recevoir toutes les classes de la Société.

Ouvert le Dimanche de
2 à 5 Hrs P. M.



pour voir de près ou de loin sans efforts ni fatigue.

Afin de faire connaître ces célèbres verres (thérascopes) nous donnerons 50 p. c. d'escompte à toutes personnes nous

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

BUREAU TEMPORAIRE ET DU SOIR : 163 St-George

de 7 à 8 p. m. les Dimanches compris.

Sur demande nous allons à domicile.
Examen de la vue Gratuit.

accordant leur patronage d'ici à quinze jours. Les personnes ayant une déféctuosité dans la vue, pourront remplir la formule ci-dessous et nous expédierons sur réception d'un mandat-poste des verres appropriés à votre vue.

PRIX DES VERRES — \$1.00 A \$10.00

FORMULE D'EXAMEN

Votre âge...
Votre occupation...
Voyez-vous mieux de loin ou de près?...
Portez-vous des lunettes actuellement?...
Depuis quand...
Avez-vous subis quelque traitement à la vue?...
La lumière vous fatigue-t-elle la vue?...
Sentez-vous des douleurs aux yeux?...

Nom.....

Adresse

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

fumées
universellement



Les habits "Fashion Craft" ont une coupe pour chaque taille, différente et sont faits dans une variété de patrons pour plaire à tous.

LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine Ouest
471 Rue Ste-Catherine Est,
178 Rue St-Jean' QUEBEC'